

La critique dramatique



La première pièce de Bernard-Henri Lévy, « le Jugement dernier », a été sévèrement jugée par « Libération », « pantomime maladroite » selon « le Monde »... « Ces articles suivis, ici même, par le dramaturge Fernando Arrabal. Conclusion : les critiques

BHL : le flop !

Par Brigitte SALINO

Pour lancer sa première pièce, Bernard-Henri Lévy est parti en campagne dès la fin de l'été. Côté cœur. Dans *Paris-Match* — qui appartient au groupe Hachette, comme la maison d'édition Grasset, dont Bernard-Henri Lévy est l'un des directeurs —, on l'a vu tout près de sa belle, Arielle Dombasle, dont on apprenait qu'elle devenait officiellement sa compagne après des années d'un amour « caché », et qu'elle allait jouer dans la pièce. Puis, les choses étant claires, ce fut elle qui, à l'automne, prit le relais. Dans deux autres journaux du groupe Hachette : *Télé 7 jours* et *Elle*.

La date de la première approchant, la campagne de presse prit une tournure plus « littéraire ». Ainsi *le Point* consacra-t-il, en novembre, trois pages au *Jugement dernier*, dont deux de dithyrambe sur la pièce, que Marc Lambron avait eu le privilège de lire avant la création. Marc Lambron, critique littéraire du *Point*, a une chronique dans *la Règle du jeu*. Et *la Règle du jeu* est la revue de Bernard-Henri Lévy. *Le Nouvel Observateur*, lui, a eu un autre privilège : celui d'assister à une répétition du *Jugement dernier*. D'où deux pages qui excluent d'avance toute critique. Elles sont signées de Jean-François Josselin, un auteur de chez Grasset, où, d'ailleurs, la pièce de Bernard-Henri Lévy est éditée.

Jusqu'alors, tout se passait bien. Restait une dernière étape : la générale. La générale est la soirée où une pièce est officiellement lancée, devant une salle d'invités, et les critiques. Ce mardi 24 novembre, aucun des amis de Bernard-Henri Lévy ne manquait au parterre. Ni les patrons de presse.

Tout était donc prêt pour que la « stratégie de la communication » mise en place depuis des mois aboutît au triomphe normalement espéré par l'auteur. Tout, sauf une chose : la pièce. *Le Jugement dernier* n'en est pas une. C'est, au mieux, une pochade. On y voit un metteur en scène en train de monter un spectacle qui a pour ambition de raconter le siècle, à travers des personnages qui en ont été les acteurs inégaux, d'une infirmière de Lénine au héros de Tiananmen, en passant par Sartre ou un cardinal de la Loge P2.

Glissons sur les soucis du metteur en scène, un has been versé sur la bouteille, et son assistante qui est sa maîtresse. Elle, c'est Arielle Dombasle, en perruque noire frangée. Lui, Pierre Vaneck, en chemise blanche ouverte. Il met les mains dans les poches, elle sautille dans ses rangs : c'est difficile, la création. Les personnages, eux, défilent à la manière de témoins. L'un après l'autre, ils dévident leur histoire, ce qui donne, outre d'interminables monologues, une dissertation en huit tableaux, où sont passées en revue les grandes questions du siècle.

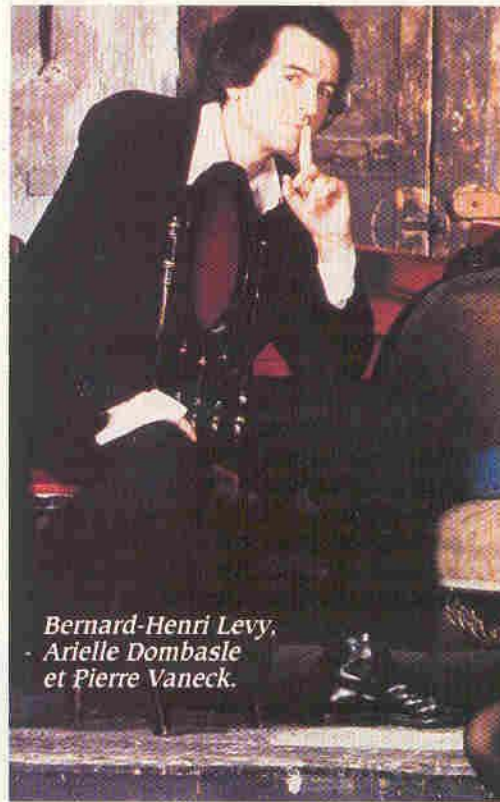
Bernard-Henri Lévy a compris qu'on vit dans une société du spectacle. Pour que le message passe, il faut du jeu de mots (« du communisme au lieu-communisme »), de la formule (« *Le Bangladesh, c'est la déchec* ») et de l'allusion rigolarde (« *Médecins sans bornes* »).

Tout cela ne serait rien si l'auteur, parfois, ne tirait vers le grotesque — quand il fait parler de fesses Sartre et Aron, ou appelle à la rescousse Mallarmé, Pirandello et Cervantès. Mais le pire arrive avec la honte qu'il y a à entendre discourir, à travers Lénine et un chef de gare d'Auschwitz, sur la souffrance et la mort. Le théâtre a ses règles. Bernard-Henri Lévy les ignore, jusqu'à la plus élémentaire : une idée ne fait pas un personnage.

Mis à part Gisèle Casadesus, les comédiens (dont Jacques François et Armand Meffre) n'en peuvent mais. Ils subissent. Le metteur en scène Jean-Louis Martinelli aussi.

Le soir de la générale, des brassées de roses envoyées par les amis de Bernard-Henri Lévy sont tombées sur la scène de l'Atelier. Deux jours plus tard, les critiques sont tombées. Insensibles aux roses, et bourrées d'épines. Du *Monde* au *Quotidien de Paris*, en passant par *Libération* et, dans une moindre mesure, *le Figaro*, les quotidiens qui font l'opinion théâtrale ont, en une journée et quelques colonnes, détruit l'édifice de sanctification de Bernard-Henri Lévy. Lequel eût été plus avisé d'aller au bout de sa logique : si l'important était juste de parler de sa pièce, il fallait s'arrêter là. Et ne pas la monter. **B.S.**

Le Jugement dernier de Bernard-Henri Lévy, mise en scène de Jean-Louis Martinelli, Théâtre de l'Atelier, 20 h 30.



Bernard-Henri Lévy, Arielle Dombasle et Pierre Vaneck.

C'est ton meilleur texte !

Par Fernando ARRABAL

Cher Bernard-Henri Lévy, Tu as écrit ton meilleur texte. Plus captivant que ton roman couronné, plus convaincant que tes essais philosophiques et encore plus personnel que ton bloc-notes. Tu sembles bouleversé par une critique que tu me dis hostile. Très bientôt, ces blessures se cicatrissent et deviendront autant d'aiguillons. Avec quel élan l'eau se sculpte en vagues et la rage se mue en inspiration...

Ne sois pas irrité contre tes détracteurs. Ils exercent un métier aussi difficile que fiévreux, aussi ingrat que mal rémunéré. Ils font partie d'une famille, la nôtre, qui périclète à cause de la vacuité dispendieuse de l'«intendance», laquelle, avec une telle effi-

n'est pas sous influence

par la critique : « vulgaire » selon « le Quotidien de Paris », « talk show pédagogique » selon absurdes » a répondu aussitôt Alain Robbe-Grillet dans « le Journal du dimanche », dramatiques seraient-ils moins complaisants que les critiques littéraires ?



PHOTO ELIAS GAMMA

tifier : il m'a quasiment décerné le tableau d'honneur. Pendant des années, Jean-Jacques Gautier m'avait condamné : « Dans un siècle de probité artistique, le théâtre d'Arrabal serait interdit », etc. Bien que je l'aie un jour un peu malmené à la télévision, il a eu l'élégance de m'écrire peu avant sa mort pour me dire enfin tout le bien qu'il pensait de mes pièces. Cette révision levait un coin du voile jeté sur sa réserve.

Puisque nous autres poètes dramaturges sommes, comme je te le disais, les derniers privilégiés du théâtre, je ne crois pas que nous devions user de l'argument d'autorité. Ce que Beckett, Ionesco ou Miller pourront penser ou ont pu penser de mon théâtre, Sollers, Peter Handke ou Umberto Eco du tien, à vrai dire compte moins le soir de la générale que l'opinion des professionnels de la critique. Parfois même nous pouvons rester reclus dans la beauté tranquille du néant.

Dimanche dernier, c'était à Bratislava que j'assistais à l'une de mes pièces... On jouait un texte que j'ai écrit à l'âge de 17 ans. Il y a maintenant près de quarante ans, c'était ma première pièce montée sur les planches : *le Tricycle*. Elle met en scène deux policiers traquant des marginaux et qui les menacent

dans un langage demeurant pour ceux-ci lettre morte : « caracachicho curucucha », etc. L'un des critiques mit fin à sa volée de boi-vert par une pirouette : « Un conseil à l'auteur débutant Arrabal : caracachicho curucucha... »

Aujourd'hui, au bout de quatre décennies il affirme avec bravoure qu'il s'est trompé. Toutefois les Slovaques comprennent à présent ce que je voulais dire à propos de la police d'un Etat totalitaire. Principalement un spectateur ému : le ministre de la Culture Dusan Slovodik. Il m'a raconté comment il avait passé dix ans au goulag sans même pouvoir écrire, mais surtout sans pouvoir parler dans sa propre langue. Ses gardiens usaient aussi d'un langage incompréhensible. Parfois la miséricorde peut se nourrir de lait empoisonné. Avec quelle connivence un homme tel que Dusan Slovodik accueillera ton dernier jugement, ta haine de la tyrannie, ta vibrante protestation contre l'horreur, ton exécration du dogmatisme... Le poète est un nuage dont le songe est le vent. *Salud, hombre!* F.A.

Dramaturge, auteur de 17 volumes de théâtre aux éd. Bourgeois, et notamment *Guernica*, *Bella Ciao*, *la Tour de Babel*, *le Ciel et la merde*, *la Traversée de l'Empire*...

cacité, chasse la poésie des théâtres ainsi que les spectateurs.

Mais n'oublie pas que nous autres dramaturges sommes les derniers privilégiés : sur notre scène le soleil ne se couche jamais. Et, surtout, que nous sommes parfois injustes aussi envers les critiques. J'ai commencé à apprécier Matthieu Galey depuis quelques jours seulement, alors que j'abordais l'année 1984 de son *Journal*, et à l'admirer et à l'aimer à l'orée de 1986. Comme je trouve émouvante sa dernière phrase, écrite le jour même de sa mort : « Dernière vision : il neige. Immaculée assumption. »

Tu espérais peut-être une immaculée assumption et tu te trouves menacé d'une descente aux enfers. Les poètes dramatiques les plus traduits aujourd'hui sont Ionesco et moi... Si cela peut te rassurer, je te dirai que nos premières pièces n'ont pas été mieux accueillies que la tienne. Voici par exemple ce que pensait de moi Dominique Jamet : « La dernière œuvre d'Arrabal n'est pas seulement sale, elle est salissante, malodorante comme des chiottes mal tenues. » Quelques années plus tard, arrachant des lambeaux à son amour-propre, il a eu le rare courage de rec-



DARGAUD